

STEVEN ERLANGER

Directeur du bureau londonien, *The New York Times*

Dominique Moisi, conseiller spécial, Ifri

It is always better to end only on a positive note. Last but not least, Steven Erlanger was moved from being the chief correspondent of the *New York Times* in Paris to being the chief correspondent of the *New York Times* in London. Is Paris the place to be and London the place to do? What would you say?

Steven Erlanger, directeur du bureau londonien, The New York Times

Tout d'abord, je voudrais dire qu'il est difficile d'être le dernier de huit intervenants en clôture d'une très intéressante conférence, mais cela me rappelle une anecdote de Christine Lagarde, éminente représentante française. Elle a déclaré qu'elle se sentait parfois comme la huitième femme de Dom Juan, qui sait parfaitement ce qu'on attend d'elle mais n'est pas sûre de pouvoir rendre la chose intéressante. Pardonnez-moi, Christine, c'est la situation dans laquelle je me trouve.

Je suis un peu inquiet. Quand on est ici, on sent l'existence de l'Europe, une Europe des élites et des échanges intellectuels, mais parfois on n'a pas ce sentiment quand on est sur le terrain. Je suis convaincu que l'Europe perd son attrait pour le reste du monde. Elle était un exemple pour le monde entier, de souveraineté partagée, d'une fantastique expérience, etc., mais vous pouvez voir même en Turquie que le pouvoir en douceur a perdu sa puissance ; la douceur, malgré tout le bien qu'on en pense, devient trop douce et n'est plus vue comme un modèle pour les autres peuples. J'en pense sans aucun doute beaucoup de bien. Je suis malheureusement célèbre pour avoir couvert la dernière véritable guerre européenne, au Kosovo. Je suis heureux de me trouver aux côtés du ministre de Affaires étrangères Roumain, au moment où j'assiste à ce qui sera une guerre européenne d'une autre sorte, au sujet de ce qui va se passer le 1^{er} janvier entre la Roumanie et la Bulgarie. Le racisme qui transpire sur la question des Roms est vraiment scandaleux, il semble qu'en Europe il y a encore une population qu'on a le droit de haïr.

Je vois l'Europe faire du très mauvais travail sur l'immigration et l'intégration, et je m'inquiète de deux autres aspects, sur lesquels je vais être plus spécifique. J'ai passé cinq ans et demi en France et c'est un pays que j'aime énormément. Cependant – et Philip Hildebrand a évoqué quelque chose de similaire aujourd'hui – il y a une sorte d'alcoolisme, quand on ne sait pas qu'il y a un problème jusqu'au moment où on admet qu'il y a un problème, et la France a un problème. Je suis certain qu'il peut être résolu, mais cela requiert un genre de courage politique qui pour l'instant manque.

Pour vous donner quelques chiffres, l'État représente 57 % du PIB en France, 11 % de plus qu'en Allemagne ; 46 % du budget de l'État part dans les prestations sociales ; il y a 90 fonctionnaires pour 1000 habitants, contre 50 en Allemagne ; la dette nationale est de plus de 90 % du PIB et continue de croître ; il n'y a pas eu de budget excédentaire depuis plus de 39 ans ; le coût horaire du travail est 10 % supérieur à celui de l'Allemagne, alors qu'il y a 13 ans il était inférieur de 8 % ; la croissance du salaire réel est en train de passer sous la productivité ; 1000 usines ont fermé depuis 2009 ; les dépenses sociales représentent 32 % du PIB, qui est le taux le plus élevé de l'OCDE ; les recettes fiscales représentent 45 % du PIB, le deuxième taux le plus haut dans l'OCDE ; 82 % des créations d'emploi l'an dernier étaient des contrats temporaires, contre 70 % il y a 5 ans ; les élèves ont 144 jours d'école, contre une moyenne de 187 pour l'OCDE ; 55 % des étudiants d'université abandonnent avant la deuxième année, sans aucune formation.

La France est un pays vibrant, avec une économie vibrante, mais le déclin est réel ; lent, mais réel et je m'inquiète vraiment que la France, qui a déjà un problème d'image dans le monde au sein d'une Europe où l'Allemagne semble énorme et puissante, est en train de glisser du deuxième tiers vers le troisième, et c'est là le problème. La natalité est bonne, et peut-être que d'ici vingt ans sa population sera équivalente à celle de l'Allemagne. Il ne faut pas non plus oublier que le modèle allemand commence à se fissurer.



J'arrive dans une Angleterre où certains chiffres de l'économie sont pires, mais ce qui m'inquiète vraiment à propos de l'Angleterre c'est qu'elle part à la dérive, elle a perdu son ancrage, et je ne sais pas ce que l'Europe sera sans l'Angleterre, mais c'est une situation que je ne veux pas imaginer. J'ai vécu en Grande Bretagne il y a 25 ans, donc c'est un retour, et la sensation est très étrange. Il y a 25 ans, nous avons Margaret Thatcher, Ronald Reagan, l'Union soviétique, et la Grande Bretagne se sentait importante, c'était un acteur au niveau mondial ; aujourd'hui, elle envisage de quitter l'EU, elle est centrée et concentrée sur elle-même, elle a peur. Le débat public parle d'immigration, du coût de la vie, d'étrangers qui viennent et dévorent Londres ; ce n'est pas un débat qui respire la confiance en soi. Pour la première fois, il y a un gouvernement de coalition, mais Cameron a un véritable ennemi à sa droite, et c'est la première fois que ça arrive à un premier ministre Tory,. Cet ennemi, c'est l'UKIP.

Je sais que l'UKIP peut sembler ridicule, mais ce n'est pas le Front national, c'est un parti un peu plus crédible. Dans son propre parti, Cameron a peut-être 100 députés qui sont simplement anti-européens. Vous pourriez donner n'importe quoi à la Grande-Bretagne et ça ne leur suffirait pas. C'est inquiétant, et en termes de leadership, il y a très peu de gens pour l'instant qui manifestent la volonté de se lever pour leur dire qu'ils disent n'importe quoi.

Je ne veux pas finir sur une note pessimiste, mais tout cela me préoccupe, donc en tant que huitième femme, j'espère avoir réussi à rendre la chose intéressante.